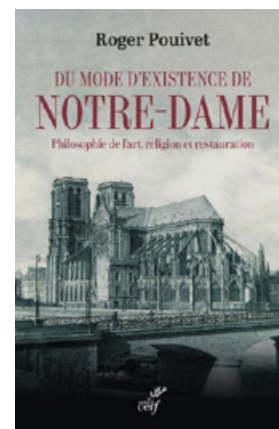


COMPTE RENDU DE LECTURE
 À PROPOS DU LIVRE DE ROGER
 POUIVET, *DU MODE D'EXISTENCE
 DE NOTRE-DAME. PHILOSOPHIE DE
 L'ART, RELIGION ET RESTAURATION*,
 PARIS, LES ÉDITIONS DU CERF,
 2022

Pierre Leveau



Résumé

La publication de livre de Roger Pouivet sur *Le mode d'existence de Notre-Dame* donne l'occasion aux amateurs de théories de la restauration de cartographier les positions philosophiques que l'on peut adopter sur des questions aussi techniques que politiques. On les passe en revue dans ce compte rendu en insistant sur le style polémique du livre – plus agréable à lire que sa synthèse. On présente la position réaliste que R. Pouivet y défend, contre l'historicisme, le formalisme, le fictionnalisme, le pragmatisme, l'idéalisme et le culturalisme, avant de proposer en discussion une autre solution aux problèmes qu'il soulève.

Abstract The publication of Roger Pouivet's book on *Le mode d'existence de Notre-Dame* gives connoisseurs of restoration theories the opportunity to track the philosophical positions one can adopt on these questions whether technical or political. They are reviewed in this report insisting on the polemic style of the book –more enjoyable to read than its synthesis. First is presented the realistic position R. Pouivet is defending against historicism, formalism, fictionalism, pragmatism, idealism and culturalism, prior to offering in the discussion another solution to the problems it raises.

Resumen La publicación del libro de Roger Pouivet sobre *El modo de existencia de Notre-Dame* brinda la oportunidad a los amantes de las teorías de restauración de mapear las posiciones filosóficas que pueden adoptarse en cuestiones tanto técnicas como políticas. Los revisamos en este informe insistiendo en el estilo polémico del libro, más agradable de leer que su síntesis. Presentamos la posición realista que R. Pouivet defiende, contra el historicismo, el formalismo, el ficcionalismo, el pragmatismo, el idealismo y el culturalismo, antes de proponer en discusión otra solución a los problemas que plantea.

Comment concilier l'utilisation des biens culturels et leur patrimonialisation? Le cas des instruments de musique et des lieux de culte – plus particulièrement des grandes orgues à leurs frontières – pose problème. Aloïs Riegl l'a clairement formulé en 1903 dans son ouvrage sur *Le culte moderne des monuments* et lui donne une solution axiologiquement neutre. Roger Pouivet le pose à nouveau dans son ouvrage de 2022 sur *Le mode d'existence de Notre-Dame*, où il défend aussi clairement les partisans de la valeur d'usage contre ceux du patrimoine, accusés de dénaturer les œuvres qui leur sont confiées. Le cas de Notre-Dame vaut pour les instruments de musique et les spécialistes des orgues pourront ajouter un appendice à son ouvrage.

Présentation

Comment restaurer la cathédrale Notre-Dame de Paris, partiellement détruite par l'incendie du 15 avril 2019? Roger Pouivet répond à cette question dans son livre sur le « *mode d'existence de Notre-Dame de Paris* » (2022). Le titre de cette enquête ontologique mérite déjà une explication. L'ontologie est la théorie de l'être, au sens général, et si l'on ne peut restaurer Notre-Dame sans savoir ce qu'elle *est*, une enquête sur son « être » doit précéder l'ouverture du chantier. Un même objet peut en effet exister de multiples façons : soit physiquement, réellement, soit dans notre imagination seulement, sinon en pensée ou par autre chose encore. Comment Notre-Dame existe-t-elle donc? Quel est son mode d'existence? Est-ce un monument historique, un bien culturel, un lieu de culte? Sinon, une œuvre d'art, un produit de l'histoire ou un archétype architectural? A-t-elle des parties temporelles, comme un événement qui se déroule dans le temps, ou seulement des parties spatiales, comme un objet physique qui y existe à chaque instant? Si c'est un symbole, est-ce celui de la France éternelle, de la ville de Paris ou, d'abord et surtout, celui de la foi chrétienne? Le livre de Roger Pouivet intéressera tous ceux qui souhaitent distinguer ces modes d'existence de Notre-Dame – réelle, idéale, matérielle, formelle, culturelle, temporelle, sociale, sémiotique, théologique enfin – chacun autorisant différents projets de restauration, souvent incompatibles selon notre auteur. Ce n'est pas une étude de cas, mais un ouvrage théorique, aussi radical que pédagogique, qui associe la vulgarisation philosophique à la clarté logique. Ses thèses sont polémiques, car il les pose en les opposant à d'autres, mais pas pamphlétaires car elles ne caricaturent pas celles de ses adversaires. Il complète ainsi la carte des positions philosophiques défendables dans le champ de la restauration et ses vues synoptiques éclaireront ses lecteurs déjà acquis à sa cause, ou convaincus par ses arguments, comme ses opposants, attachés par principe à des courants plus conciliants. On présente dans ce compte rendu sa thèse principale et celles auxquelles elle s'oppose radicalement, avant de conclure en les discutant brièvement.

Pour la restauration : la thèse de la constitution onto-théologique de Notre-Dame

Quelle solution Roger Pouivet propose-t-il donc au problème de la restauration de Notre-Dame, qui préoccupe tous les professionnels du patrimoine, jusqu'au chef de l'État? S'ils connaissent parfaitement leurs dossiers, le bon sens reste le meilleur allié de ceux qui veulent être compris de l'opinion publique. On sait que le président de la République s'est finalement prononcé pour une « restauration à l'identique » et notre auteur en est aussi partisan, pour des raisons radicalement différentes. La question philosophique est selon lui de savoir

si une restauration « à l'identique » conserve nécessairement l'identité du monument ou si elle n'y suffit pas. Contre le matérialisme et le physicalisme, qui réduisent les êtres et leurs propriétés à des entités ou des qualités physiques, Roger Pouivet estime que la restauration « à l'identique » de Notre-Dame est une condition nécessaire, mais pas suffisante de la sauvegarde de son identité. Elle doit surtout être rendue aux fidèles, car son existence et son identité en dépendent ontologiquement, c'est-à-dire nécessairement, par nature ou essence. « *La thèse du livre est que la restauration à l'identique de Notre-Dame est matériellement possible. Mais cette restauration ne garantit cependant pas la persistance de la signification adhérente – et donc que nous ayons la même œuvre – tout le problème est là. Il serait possible qu'une restauration soit bien faite, au sens où elle serait matériellement irréprochable, mais que l'œuvre ait néanmoins disparu* » (p. 26).

Cette thèse sur la non-conservation de l'identité dans la restauration à l'identique – ou non-identité des identiques – peut sembler paradoxale et l'intérêt du livre de Roger Pouivet est de la rapprocher du bon sens par un syllogisme simple et concluant. Ses prémisses sont réalistes, mais sa conclusion est théologique. Résumons-le avant d'en examiner les différentes composantes. Il procède en deux temps et tient en peu de mots, formulés dès l'avant-propos : « Si 1) *Notre-Dame est une œuvre majeure de l'art sacré*, et que 2) *son appréciation repose sur la connaissance des principaux dogmes chrétiens*, 3) *sa restauration devrait recevoir de la foi ses principes et ses normes* » (p. 11-12). Roger Pouivet nous dit, premièrement, que la connaissance de l'essence d'une œuvre, c'est-à-dire de son fonctionnement esthétique, est la condition nécessaire de sa restauration. On ne peut la restaurer sans la connaître; c'est une question de bon sens. Mais cette condition n'est pas suffisante, poursuit notre auteur, qui la subordonne à une seconde consistant à connaître, dans le cas de l'art sacré, les articles de foi dont dépend l'activation de l'œuvre. Si la reconnaissance de l'œuvre est la condition nécessaire de sa restauration, la foi en devient ainsi la condition suffisante. La thèse centrale de l'ouvrage est en ce sens aussi théorique que polémique, puisqu'elle satisfera sans doute les fidèles de Notre-Dame, auxquels son argument donne la maîtrise d'œuvre des travaux, mais clivera la communauté patrimoniale, à laquelle il la retire, autant que celle des esthéticiens, qui voient leur discipline placée sous la tutelle de la théologie dans une perspective scolastique où « la foi cherche l'intelligence » – sinon thomiste où « la philosophie sert la théologie ». Convenons que le syllogisme est valide et qu'on ne peut échapper à sa conclusion qu'en refusant ses prémisses. Si (1) l'on ne peut restaurer une œuvre sans connaître sa vraie nature et que (2) celle de Notre-Dame symbolise la foi chrétienne, (3) seuls ceux qui connaissent parfaitement cette dernière, c'est-à-dire les théologiens, peuvent diriger sa restauration. La première proposition est frappée au coin du bon sens et n'étonnera pas les lecteurs de Cesare Brandi. Elle affirme la priorité de l'ontologique et de l'esthétique sur les études historiques ou physiques, tandis que la dernière les place finalement sous la tutelle de la théologie. « *De cette affirmation ressort que l'ontologie et la métaphysique ont toutes leur place s'agissant de l'art et de la restauration. Avant même que le projet de restauration ait à se pencher sur l'histoire, sur son empreinte culturelle et touristique dans le Paris d'aujourd'hui, la restauration doit reposer sur l'ontologie. Elle est première* » (p. 119-120). On imagine bien que ce syllogisme ne satisfera pas les experts du patrimoine, relégués au second plan, la question étant alors de savoir quelle position ils adopteront parmi celles auxquelles l'auteur s'oppose. Car l'intérêt de la polémique est d'en dresser la carte en donnant la parole à tous les belligérants sans aucun mépris – si ce n'est pour le perdurantisme. Le ton est moins celui d'un grand seigneur que d'un philosophe, qui pose modestement des problèmes et examine rationnellement

des solutions avant de prendre position, sans exclure quiconque du champ de la réflexion. L'ouvrage de Roger Pouivet invite à penser tous les restaurateurs, qui n'ont pas attendu les philosophes pour théoriser leur activité (Leveau, 2018). « *La philosophie est plus forte pour poser les questions que pour les résoudre : elle reste un champ-clos où les désaccords sont de mise. Mais le restaurateur, par ses décisions, qu'il le veuille ou même qu'il le sache ou non, répond implicitement à toutes ces questions. Ses réponses adoptent une position philosophique. Déterminons en quoi ces prises de position consistent : le restaurateur fait de l'ontologie sans le savoir; la question est de savoir laquelle. Dis-moi quelle ontologie tu présupposes, je te dirai comment tu restaures* » (p. 20-21). Il intéressera non seulement les lecteurs d'Aloïs Riegl et de Brandi, parce qu'il pose la question des conflits d'usages qui préoccupa le premier dans la perspective réaliste du second, dont il s'écarte pourtant, mais aussi ceux de Goodman dont il reprend la théorie de la référence, dans une approche endurantiste et non perdurantiste. Ces remarques et ces oppositions appellent cependant quelques explications.

Contre l'historicisme : la thèse de l'endurance des êtres dans le temps

Quelle compétence, légitimité ou autorité, un philosophe peut-il en effet avoir en matière de restauration? Aucune, diront ses détracteurs, qui s'étonneront d'apprendre qu'elle est naturelle selon notre auteur, qui pose dès l'introduction de son ouvrage la question de la légitimité de son propos. On sait qu'elle préoccupa aussi Riegl dans le sien : s'il existe en effet plusieurs réponses à une question et autant de théories puis de stratégies possibles d'intervention, il s'agit de savoir laquelle est vraie, parce qu'elle s'accorde avec la nature de son objet, ou – si on ne connaît pas suffisamment ce dernier – laquelle est la meilleure, comparée aux autres. On peut examiner ensuite les rapports de compatibilité ou d'incompatibilité de ces propositions et établir un ordre de priorité entre elles, de la principale aux suivantes, à l'exclusion de certaines. S'agissant de la restauration de Notre-Dame, il convient donc de se demander, selon notre auteur « *qui est le plus légitime pour répondre à ces questions : l'architecte, l'urbaniste, l'historien, l'homme politique, l'administrateur, le journaliste, l'animateur de télévision, l'amoureux des vieilles pierres, l'homme de culture? L'archevêque, aussi, diront certains catholiques [...] (Sinon) l'humanité entière [...] (ou) le financier et le commissaire aux comptes... il y a pléthore à vouloir se prononcer sur la restauration de Notre-Dame, conclut-il; et chacun est sûr de son bon droit* » (p. 16). On se souvient que Riegl rattacha les propositions des experts des monuments aux valeurs qu'ils défendaient à l'époque – l'ancienneté, l'historicité, l'usage, la beauté ou la nouveauté – et qu'il les jugea également légitimes parce qu'elles se déduisaient toutes d'une définition valable du concept de monument (Riegl, 1903). Mais Roger Pouivet récuse le pluralisme et le neutralisme axiologique de l'historien d'art et résout ce problème de légitimité par une théorie essentialiste de l'œuvre d'art, radicalement opposée au relationnalisme et à l'évolutionnisme de son prédécesseur. Il ne s'agit pas d'examiner les relations qui existent entre différentes conceptions d'un même objet, pour en déduire les alliances et les stratégies de leurs partisans, ainsi que le concept du monument qu'ils adopteront à un moment donné, mais de savoir laquelle est la vraie, non la meilleure, sachant qu'il n'en existe qu'une et non plusieurs. Contre l'historicisme, qui postule que tout est le produit de l'histoire, aussi bien que le pluralisme, qui admet plusieurs définitions opposées et également légitimes d'un même objet, il affirme que le critère de légitimité ou de vérité d'un discours et du choix d'une proposition de traitement réside dans son accord à la nature de son objet et non avec le maximum d'autres proposition ou valeurs. Car cette nature, cette essence, existe réellement selon lui, indépendamment des reconfigurations ou des altérations de l'objet. Elle ne

se réduit ni à la série ni à la somme de ses états successifs, mais subsiste sous le changement et existe substantiellement. Roger Pouivet insiste sur ce point essentiel lorsqu'il explique que l'on peut concevoir le rapport des objets au temps d'au moins deux façons différentes. Tandis que le « *tridimensionnalisme* » postule que les objets traversent le temps, considéré comme un milieu externe et où ils ont des accidents, le « *quadrimensionnalisme* » suppose à l'inverse qu'ils n'existent pas indépendamment du temps, considéré comme une de leurs composantes ou dimension interne. Ils traversent les parties du temps dans le premier cas, mais n'ont que des parties spatiales, alors qu'ils ont non seulement des parties spatiales, mais aussi des parties temporelles dans le second, où ils se réduisent à leur somme. Ils endurent et résistent au temps dans l'un; ce sont des « continuants ». Ils y perdurent ou s'y étalent dans l'autre, où ils se confondent avec leur segment temporel. Le lecteur désireux d'approfondir le sujet lira avec profit les travaux publiés par Claudine Tiercelin et Alexandre Declos (2021) sur la métaphysique du temps. Disons seulement ici que Roger Pouivet défend dans son ouvrage une position endurantiste et s'oppose à l'approche perdurantiste de certains historiens de l'art et du patrimoine. « *Aujourd'hui, la déontologie de la restauration encourage à préférer les interventions minimales. On ne veut pas d'écart matériel trop important entre les parties temporelles. Notre-Dame n'en reste pas moins dans cette conception une sommation de parties temporelles. Finalement, beaucoup d'exposés historiques sur Notre-Dame semblent avoir implicitement épousé le quadri-dimensionnalisme. Ils (la) décrivent comme une addition de tranches temporelles qui sont autant de restaurations successives. À la théorie quadri-dimensionnaliste s'oppose le tri-dimensionnalisme. [...] La thèse soutenue ici est que (...) la même chose reste identique même si ses propriétés matérielles ne sont plus les mêmes. L'identité numérique n'est pas une identité qualitative.* » (p. 89-91). Contre les partisans de l'historicisme et du quadridimensionnalisme, qui considèrent les œuvres comme des produits de l'histoire ou des segments temporels – ni des événements ni une somme d'états successifs – notre auteur affirme que ce sont des « continuants » : des substances dont le temps n'est pas une composante essentielle et dont l'essence ou le critère d'identité restent à définir.

Contre le fictionnalisme : la thèse de l'identité souple des continuants

Qu'est-ce qui fait donc l'identité de Notre-Dame : quel critère permet d'affirmer qu'elle demeure la même tandis qu'elle change au cours du temps? La restauration de Notre-Dame pose selon Roger Pouivet le vieux problème du bateau de Thésée et de l'identité des objets dans le temps. Rappelons donc qu'il s'agit de savoir si un objet dont on remplace successivement toutes les parties conserve son identité ou en acquiert une autre. Tout dépend évidemment du critère que l'on choisit et ils sont nombreux : matériel ou compositionnel, numérique ou spécifique, fonctionnel ou spatio-temporel, essentiel ou conventionnel, qualitatif ou idéal. Il convient de les distinguer et on peut les grouper pour résoudre le problème. Roger Pouivet examine différentes solutions et propose un critère d'identité des œuvres à la fois fonctionnel et sémiotique, essentialiste et réaliste, qu'il explique et défendra tout au long de l'ouvrage. Il définit pour cela l'identité comme une relation et en distingue deux types : l'une « *stricte* », qui exclut la différence et que l'on ne peut donc appliquer qu'au rapport d'une chose à elle-même; l'autre « *souple* », entre deux choses ou deux états d'une même chose, qui admet la différence et le changement. Considérant que la première conception ne peut s'appliquer aux objets dans le temps, parce qu'ils changent forcément, il opte pour la seconde et s'oppose ainsi aux philosophes réalistes, comme lui, mais partisans de l'identité

stricte ou qualitative. À la différence du réalisme d'Étienne Gilson, qui pense que deux choses sont identiques si elles ont les mêmes qualités et n'applique cette relation qu'aux concepts, celui de Roger Pouivet admet que les restaurateurs puissent garantir l'intégrité des œuvres à condition qu'ils saisissent le fonctionnement sémiotique constitutif de leur identité. Car celle-ci existe réellement selon lui, indépendamment de nous et de nos décisions, c'est-à-dire de façon substantielle, contrairement à ce qu'affirment ses adversaires qui la tiennent pour une fiction, un artifice utile ou une convention sociale judicieusement négociée par des experts comme on attribue un numéro d'inventaire. « *L'erreur antiréaliste est de réduire l'identité souple, mais réelle, à une construction de l'esprit. Les propriétés constitutives d'une œuvre ne seraient que ce que nous en pensons. L'identité serait une fiction : une façon de faire « comme si » une chose restait la même. La restauration serait aussi une fiction : elle est en réalité la production d'une chose, par d'autres mains, mais qui prétend garantir une identité – laquelle n'est guère qu'une façon de parler. Le restaurateur est un fictionnaliste : il tente de convaincre que ceci ou cela est encore la même chose, alors que, par principe, après restauration, c'est autre chose ! Finalement, la restauration à l'identique serait une question d'accord entre nous – une identité sur laquelle nous nous entendons* » (p. 80).

Contre le réalisme de l'identité stricte et son opposant antiréaliste – conventionnaliste, fictionnaliste ou pragmatiste – Roger Pouivet estime que l'on peut restaurer une œuvre à l'identique, puisqu'elle a réellement une identité, mais que le critère qui permet d'en juger n'est pas matériel ou qualitatif, mais fonctionnel et sémiotique. La thèse de l'identité souple qu'il avance pour trancher le débat sur la restauration de la cathédrale Notre-Dame demande de distinguer deux types des propriétés, qualités ou attributs : d'une part celles qu'on ne peut ôter à l'œuvre sans la détruire et qui en sont constitutives, essentielles – celles dont la négation implique contradiction et qu'elle possède donc nécessairement ; d'autre part celles dont la suppression est non contradictoire et contingente, parce qu'elle n'entraîne pas sa destruction. « *Une autre thèse est proposée ici, combinant la souplesse de l'identité et la régulation ontologique. La souplesse correspond au mode d'existence des artefacts. Ils ont des propriétés constitutives, même s'il est malaisé de les déterminer avec exactitude les propriétés qu'ils perdent ou qu'ils acquièrent. C'est une souplesse réelle, non une affaire d'invention, de convention, de fiction. [...] Parce que Notre-Dame est un continuant, sa restauration est une opération ontologique. Le restaurateur doit savoir quelles sont les propriétés constitutives de Notre-Dame. Le risque ontologique de la restauration est de les éliminer en prétendant la restaurer* » (p. 82-83). La question est alors de savoir comment appliquer cette distinction aux œuvres d'art pour conserver leur identité dans le temps. La définition que notre auteur en donne permet de l'appliquer et peut donc être utile aux restaurateurs en dépit de son caractère technique et abstrait. Il lui a déjà consacré d'autres ouvrages, auxquels le lecteur peut se référer s'il veut approfondir le sujet. On sait que la reconnaissance de l'œuvre est la condition de possibilité de sa restauration et son nouvel *opus* en donne une définition très précise, par le genre et la différence spécifique, que les thomistes apprécieront.

Contre le formalisme : la thèse du fonctionnement sémiotique des œuvres

Qu'est-ce donc qu'une œuvre d'art, si Notre-Dame en est bien une et qu'il ne suffit pas de la restaurer à l'identique pour conserver son identité ? « *Une œuvre d'art est une substance artefactuelle qui fonctionne esthétiquement* » (p. 109) répond Roger Pouivet. Les lecteurs qui

objecteront que la cathédrale de Paris n'est pas une « œuvre d'art », mais un monument historique français classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, liront avec intérêt la réponse que Roger Pouivet leur fait (p. 132-137). Contre le laïcisme, le sociologisme et le culturalisme, qui la tiennent respectivement pour la propriété de la Nation, une construction sociale ou un bien culturel, il affirme qu'elle existe par elle-même, indépendamment du temps et de nos activités sociales ou de nos intérêts actuels, c'est-à-dire réellement, de façon substantielle, comme une œuvre d'art. « *Si Notre-Dame est essentiellement une œuvre d'art, le programme pour toutes ses restaurations, passées, actuelles et futures en est déterminé. Continuer à être ce qu'elle est, pour Notre-Dame, c'est être encore une œuvre d'art* » (p. 110).

La puissance des arguments à déployer dans une polémique dépend de la force de ses adversaires et le livre de Roger Pouivet n'en manque pas, puisqu'il s'oppose au concept de patrimoine promu par le ministère de la Culture et l'UNESCO, aussi bien qu'aux théories qui dominent la philosophie de l'art et les recherches en sciences humaines. « *Remarquons que dire d'une œuvre d'art qu'elle l'est essentiellement, et donc que les œuvres d'art ont une essence, c'est aujourd'hui assez rare dans la gent philosophique! Et tout autant de le dire afin d'en tirer des conséquences sur son mode d'existence et sur sa restauration. Ce projet est foncièrement normatif* » (p. 110). Mais le réalisme esthétique qu'il défend ainsi, contre les antiréalistes qui nient l'existence substantielle des œuvres d'art, n'étonnera pas ses lecteurs, contrairement à ce qu'il croit, tant la *vulgate* française en matière de restauration est attachée à la théorie de Brandi, réaliste comme la sienne. S'il affirme après ce dernier, dans une perspective normative, que l'essence de l'œuvre détermine sa restauration et non l'inverse (Brandi, 1963), son réalisme esthétique diffère radicalement du sien parce qu'il postule que les œuvres ont une fonction qu'il qualifie de symbolique, à la suite de Goodman ou Gérard Genette.

Tandis que Brandi excluait de l'essence des œuvres leur fonction pour les distinguer des outils, en même temps que la restauration de la fabrication, Roger Pouivet l'inclut au contraire. Contrairement à ce que l'historien d'art affirme dans une optique phénoménologique, il ajoute en outre que cette essence ne se manifeste pas dans une expérience esthétique, formelle car liée à la structure ou à la forme de l'objet, mais dans une opération symbolique, purement sémiotique qui en fait comprendre la signification (p. 27-28). La nouveauté de l'ouvrage, opposé au formalisme de Brandi autant qu'à l'historicisme de Riegl, réside moins en ce sens dans le réalisme qu'il défend que dans son approche sémiotique. « *Ce qui sera défendu ici, contre le formalisme, est ainsi une conception sémiotique de l'art. « Sémiotique » veut dire que les œuvres d'art sont des symboles, qu'elles veulent dire quelque chose; elles le font en fonctionnant esthétiquement. Elles sont ce qu'elles veulent dire [...] Le choix d'une théorie formaliste ou sémiotique de l'œuvre a une incidence directe sur sa restauration. Une conception formaliste attend de la restauration une identité formelle; une conception sémiotique attend de la restauration non seulement une identité étroitement matérielle, mais aussi une identité de signification. Dans le cas de Notre-Dame, c'est une identité théologique. Ce qu'est l'œuvre n'est pas la même chose pour le formaliste et pour le sémioticien. La différence est ontologique* » (p. 28-29). Le réalisme que défend notre auteur diffère ainsi de celui de Gilson, partisan d'une identité strictement qualitative, autant que de celui de Brandi, qui exclut que l'œuvre ait une fonction. S'il admet comme eux qu'elle subsiste dans la matière et n'en soit pas séparable, le fait qu'il lui attribue un critère d'identité sémiotique suffit à distinguer son approche des leurs.

Cette thèse essentielle appelle quelques précisions, que Roger Pouivet apporte en expliquant sa définition, aussi technique que précise, dont les éléments constitutifs portent respectivement sur le genre et la différence spécifique, c'est-à-dire sur la catégorie plus générale à

laquelle les œuvres d'art appartiennent et sur l'attribut principal qui différencie leur espèce au sein de ce genre. Contre le courant antiréaliste de dé-définition de l'art (Rosenberg, 1982), qui estime qu'il n'existe pas de caractéristique nécessaire et suffisante permettant d'identifier à coup sûr une œuvre d'art, mais seulement quelques symptômes autorisant à le conjecturer, il maintient qu'on peut les définir aussi précisément qu'une espèce naturelle parce qu'elles ont une essence, même si ce ne sont pas des produits de la nature, mais de nos activités, c'est-à-dire des artefacts – toute la question étant de savoir ce qu'ils sont.

Contre le pragmatisme : la thèse de la dépendance ontologique des artefacts

Qu'est-ce donc qu'une « *substance artefactuelle* » et pourquoi notre auteur emploie-t-il un terme si compliqué, là où celui d'« *artefact* » aurait suffi ? Non : il marque sa position réaliste et il justifie longuement son usage en distinguant deux relations de dépendance : l'une conceptuelle et modale, l'autre ontologique et réelle.

Comme ses adversaires et le bon sens lui-même, il admet que les œuvres d'art dépendent de nous : c'est nous qui les créons, les fabriquons, les inventons. Elles n'existeraient pas sans nous ; ce sont des « artefacts », des productions de l'*homo faber*, qui se subdivisent en deux catégories : les outils, qui manifestent ce que nous sommes matériellement, et les symboles qui le manifestent spirituellement. Mais cette relation de dépendance peut elle-même s'interpréter de façons diamétralement opposées, remarque Roger Pouivet. La sienne, réaliste et interne, consiste à dire que le fait que les œuvres dépendent de nous ne dépend pas vraiment de nous, mais d'elles : c'est un fait réel, constitutif de leur être ou leur nature artefactuelle, inscrit dans leur substance même, qu'on le veuille ou non – indépendamment de nos projets et de notre volonté. La relation qui nous lie est interne à l'œuvre. Celle de ses adversaires, antiréalistes et externe, consiste à l'inverse à dire que, si les œuvres dépendent de nous, leur identité ou leur nature en dépend et qu'elles n'ont donc pas d'être propre : elles n'existent pas réellement, c'est-à-dire par elles-mêmes ou par nature, de façon substantielle, mais par convention ; c'est nous qui en décidons et qui pouvons les redéfinir à chaque instant (p. 68-71). « *Si l'existence des œuvres d'art, comme tout artefact, est dépendante, une existence dépendante n'est pas moins réelle qu'une existence indépendante. Exister en relation n'est pas une existence faible ou secondaire ; c'est un mode d'existence à part entière. C'est en ayant ce mode d'existence propre des artefacts qui fonctionnent esthétiquement qu'une œuvre d'art est ce qu'elle est. [...] Certaines choses dans le monde sont ontologiquement et nécessairement reliées à d'autres. Les modes d'existence s'entr'appellent et leur relation a un sens. Et c'est ainsi pour cette paire d'êtres que sont les personnes humaines et les artefacts dans une relation intrinsèque. Elles ne sont pas seulement reliées par une relation asymétrique causale (de production), mais par une relation interne de dépendance ontologique* » (p. 126-127).

Roger Pouivet propose deux versions de l'argument de sa thèse essentialiste, pour satisfaire les lecteurs les plus exigeants, et qualifie d'ontologique le premier type de dépendance, naturel ou essentiel, et de conceptuel le second, conventionnel et renouvelable, avant de réduire à l'absurde cette position en examinant ses conséquences en matière de restauration : « *L'argument de la dépendance ontologique montre que restaurer Notre-Dame suppose de prendre en compte ce qu'elle est, sa nature. Si la dépendance n'était que conceptuelle, dire que Notre-Dame est une œuvre d'art n'impliquerait alors rien au sujet de ses modifications. La relation conceptuelle resterait exactement ce qu'elle est si, après que l'édifice a été rasé et qu'un parking a été construit, nous*

l'appellions « Notre-Dame » et prétendions que c'est aussi, d'une certaine façon, une œuvre d'art. Au contraire, toute modification de ce nous pensons de Notre-Dame ne change pas ce qu'elle est [...] La relation de dépendance ontologique n'est pas seulement conceptuelle parce que Notre-Dame a bien un mode propre d'existence. Dès lors, nous pouvons nous tromper sur ce qu'elle est » (p. 130-131).

Contre l'approche pragmatiste de la conservation-restauration récemment proposée par Jean-Pierre Cometti (2015), qui fait dépendre l'identité des œuvres de nos usages ou de nos pratiques sociales, Roger Pouivet affirme ainsi qu'on ne peut évaluer une restauration sans se référer à l'essence de l'œuvre qui sert ici de norme et exclut ou autorise certaines opérations, qu'on le veuille ou non. Ce n'est ni une fiction ni une construction sociale ni un simple mot (p. 115). La « *substance artefactuelle* », que ses adversaires tiennent pour une chimère, est le concept de base de son ontologie réaliste, où les artefacts dépendent de nous, mais par leur nature, qui existe indépendamment de nous, réellement ou par elle-même : de façon substantielle. L'enquête ontologique veut ainsi rappeler aux conventionnalistes – sinon aux membres des comités français et européen de normalisation de la conservation-restauration – qu'il existe une norme naturelle supérieure à celles qu'ils établissent à l'issue d'une procédure de consultation démocratique et que leurs conventions doivent se régler sur elles, non l'inverse. Le premier terme, volontairement technique, de la définition de l'œuvre d'art précise déjà le genre et le mode d'existence de Notre-Dame. L'ontologie substantialiste qu'il propose distingue son approche de celles des antiréalistes, comme sa théorie sémiotique du fonctionnement des œuvres distingue son réalisme de celui de ses prédécesseurs. Reste à expliquer en quoi consiste leur différence spécifique.

Contre l'idéalisme : la thèse de la signification adhérente au support

Comment une œuvre peut-elle « fonctionner esthétiquement », si c'est sa spécificité, et à quoi cela nous engage-t-il aussi? On sait que les choses se définissent traditionnellement par le genre et la différence spécifique. Les œuvres d'art appartiennent ainsi, selon Roger Pouivet, au genre des « *substances artefactuelles* » et diffèrent spécifiquement de tous les autres artefacts par leur « *fonctionnement esthétique* ». Tandis que les outils fonctionnent matériellement, elles fonctionnent non seulement symboliquement, parce qu'elles renvoient à autre chose, mais aussi esthétiquement, car leur signification tient à leurs matériaux. Elle est « *adhérente* » dit en ce sens Roger Pouivet, c'est-à-dire inséparable de la matière, à la différence de celle d'autres symboles comme les panneaux de signalisation routière dont la signification ne dépend pas de la matérialisation et s'avère « *abstraite* », car séparable de leur support. Cette thèse de la signification adhérente – de l'immanence ou de la non séparabilité – de l'œuvre s'avère essentielle, car elle distingue le réalisme de l'auteur d'autres approches, qu'il qualifie globalement d'idéalistes parce qu'elles reposent sur le postulat inverse. Une œuvre musicale existe en effet indépendamment de son exécution; il en existe différentes versions ou interprétations, simultanées ou successives. On peut concevoir de même un tableau comme un médium dont l'état actuel permet seulement de saisir l'œuvre qui le transcende, tandis qu'il n'existe réellement qu'en tant qu'idée – ou bien encore : forme pure, type instanciable ou entité abstraite, objet intentionnel ou culturel – dans une expérience esthétique. « *Après tout, une cathédrale de perdue, dix de retrouvées*, ironise Roger Pouivet, avant d'ajouter : *Toutefois la signification manifestée par un artefact peut lui être immanente; et l'être au point de ne pas subsister si un autre artefact, même très ressemblant, lui est substitué. Dans ce cas, la signification est adhérente. C'est ce dont parle ce livre, s'agissant de Notre-Dame. [...] La théorie idéaliste suggère*

que Notre-Dame serait incorporée, non seulement dans un unique objet physique, mais dans tout un ensemble d'objets physiques et les usages que nous en avons. Il comprend un certain état de la cathédrale qui porte ce nom, mais aussi d'autres choses physiques, des images, écrits (etc.). Cette thèse idéaliste serait particulièrement bienvenue pour le restaurateur, poursuit-il. Si l'œuvre n'est pas une réalité matérielle, mais une réalité idéale incarnée, le restaurateur est un entremetteur. Il met en place les conditions pour une expérience dont le sens assure l'identification de l'œuvre. Il réveille le fantôme qui hante l'édifice » (p. 24-25, 97-98).

Contre l'idéalisme en restauration, jadis défendu par Viollet-le-Duc, ou l'approche plus récente de Franck Sibley (2018) qui expliqua en quel sens *la Joconde* peut ne pas être un tableau, mais une entité abstraite, Roger Pouivet défend dans son livre – comme dans d'autres (Pouivet, 1996; 1999, 2007) – une thèse réaliste sur la signification adhérente des œuvres d'art qui interdit de la concevoir comme un type, un archétype ou un prototype multi-instanciable dont il pourrait exister différentes versions, simultanées ou successives, à l'instar d'interprétations musicales (p. 94). Le lecteur désireux d'approfondir ces questions, assez techniques et historiquement liées au *Paragone* des arts, lira avec intérêt les pages d'Étienne Gilson (1957) sur le sujet et celles de Jacques Morizot (2018) sur la multi-instanciation des œuvres.

Notre auteur signale par ailleurs qu'il passe sous silence un autre critère d'identité proposé par Goodman, bien connu aujourd'hui parce qu'il distingue clairement deux types d'art et autant de modes d'existence des œuvres : celles qui existent en de multiples exemplaires, parce qu'elles peuvent être reproduites sans perdre leur identité et leur authenticité, sont dites allographes, comme en musique, littérature ou photographie par exemple (p. 94, note 1). Leur critère d'identité est purement notationnel, au sens où il suffit que leurs inscriptions soient les mêmes pour qu'elles le soient réellement. Celles qu'on ne peut reproduire, en revanche, sans contre-façon, parce que leur identité tient à celle de leur auteur, sont dites autographes, comme en peinture ou sculpture par exemple où authentifier une œuvre consiste à l'attribuer à un artiste, sinon à un atelier ou une époque déterminée. Le critère d'identité est alors historique et l'authentification impose de retracer l'histoire de la transmission et des transformations de l'objet qui ont pu l'altérer, en changeant ses matériaux, sa forme ou sa fonction, au risque de la détruire ou d'en faire une tout autre chose. L'approche idéaliste de l'art efface la frontière que cette distinction trace entre les œuvres, puisqu'elle les considère toutes comme des entités abstraites et admet qu'elles puissent exister en de multiples exemplaires. Roger Pouivet veut la maintenir, mais on comprend qu'il ne puisse se satisfaire du critère d'identité historique de Goodman, puisqu'il a déjà récusé l'approche historiciste et perdurantiste que celui-ci suppose. La question demeure et l'enquête ontologique doit donc se poursuivre du côté de l'activation des œuvres, en évitant la solution pragmatiste également rejetée.

Contre le culturalisme : la thèse de la saturation sémiotique de l'interprétation

Comment activer et faire fonctionner une œuvre pour comprendre sa signification essentielle, réelle et immanente? On sait que les œuvres d'art ont une fonction : ce sont des artefacts qu'il faut activer comme des outils, pour qu'ils fonctionnent esthétiquement. Ce mode de fonctionnement spécifique entre dans leur définition et constitue leur essence. Roger Pouivet en présente deux types particuliers : l'exemplification d'une part, l'expression d'autre part, pour expliquer comment une restauration à l'identique peut ne pas conserver l'identité d'une

œuvre, sinon la détruire. Un objet « exemplifie » une propriété, selon Goodman et notre auteur, lorsqu'il la possède effectivement et y renvoie symboliquement. L'exemplification est la référence plus la possession. Un objet « exprime » en revanche une propriété, psychologique généralement, lorsqu'il y renvoie métaphoriquement, non littéralement. L'expression est en ce sens une exemplification métaphorique et non réelle ou matérielle comme précédemment. Le mot rouge écrit en rouge exemplifie la propriété « rouge », tandis que les tableaux *La joie de vivre* de Matisse ou Picasso sont tous deux dits « joyeux » parce qu'ils expriment l'allégresse. On laisse aux lecteurs intéressés le soin de lire les travaux de Jacques Morizot (2000) et Roger Pouivet (2014) sur le sujet et on introduit, avec ce dernier, ceux d'allusion et d'évocation pour suivre son argument. Il définit l'allusion comme une relation sémiotique où une chose renvoie indirectement à une autre en exemplifiant une propriété qui les dénote toutes deux, qui les connecte ainsi symboliquement. C'est une chaîne d'exemplification et de dénotation composée de trois termes au moins, qui peut se lier à d'autres pour constituer un parcours symbolique bien plus complexe. L'évocation n'est en revanche qu'une stimulation psychologique qui rappelle des sentiments associés individuellement ou collectivement à un objet et qui nous relie ainsi les uns aux autres ou nous rappelle des souvenirs. Ce n'est pas une relation sémiotique, mais un lien affectif fondé sur des associations libres plutôt que sur des processus cognitifs. Le mot « rouge » écrit au rouge à lèvres exemplifie le rouge et fait allusion aux lèvres, sinon à celles de la personne qui le porte, tandis qu'il évoquera par défaut une scène de film ou un cliché publicitaire dans l'esprit de certains téléspectateurs.

Une restauration altère l'identité de l'œuvre, selon notre auteur, lorsqu'elle change son mode de fonctionnement esthétique, en substituant l'allusion à l'exemplification et l'évocation à l'expression. Il donne l'exemple des *Cloisters* de New York et prévient le lecteur que Notre-Dame connaîtra le même sort si ses parties restaurées fonctionnent comme des échantillons exemplifiant des propriétés choisies pour leur intérêt patrimonial. Elle fera alors allusion à sa propre signification, au lieu d'y renvoyer directement et évoquera d'autres sentiments que ceux qu'elle exprimait jadis. « *Les propriétés que l'œuvre restaurée exemplifie sont en réalité celles produites par la restauration, au point que l'œuvre est la restauration elle-même. C'est une œuvre-restauration plutôt qu'une œuvre restaurée. La nouvelle œuvre fait référence à l'ancienne, par allusion et par évocation, à travers les propriétés de l'œuvre-restauration* » (p. 167-168).

Contre le culturalisme promu par André Malraux, qui affirme que l'on peut conserver une œuvre en changeant sa fonction (1947), Roger Pouivet soutient que cette fonction est son essence même et qu'on ne peut donc la changer sans changer également l'identité de l'œuvre. Jean-Pierre Babelon et André Chastel (1980) ont défini le patrimoine comme le produit d'un processus de requalification, à la fois juridique et sociale, qui donne une nouvelle fonction à un objet et le fait dépendre d'autres lois. Mais cette acculturation, supposée garantir l'intégrité du bien, le dénature en réalité selon notre auteur, qui compare la patrimonialisation à une naturalisation – à un empaillage : « *Une analogie est possible. Notre-Dame pourrait devenir ce qu'un animal empaillé est à un animal vivant. "On dirait presque il va bouger!", affirmera l'admirateur du travail bien fait. L'animal empaillé peut servir aussi dans des enseignements de zoologie. Notre-Dame se trouverait comme empaillée par la restauration. Devenue monument, elle sert à l'enseignement de l'histoire. Le travail de conservation et de restauration aurait été bien fait "à l'identique". Mais Notre-Dame, comme l'animal naturalisé, est vidée de son contenu. Sa signification adhérente est perdue. Aujourd'hui, la restauration s'associe au didactisme culturel – celui de l'enseignement de l'histoire de l'art. [...] Pourtant, le risque est grand que les caractéristiques propres d'une telle restauration se substituent à celles de l'œuvre. La reconstruction, aussi matériellement*

respectueuse soit-elle, peut échouer à faire fonctionner esthétiquement l'œuvre, parce qu'elle vise une tout autre fonction de l'édifice : incarner le rôle culturel et pédagogique qu'on entend lui faire jouer. Le risque est que les restaurateurs, acceptant l'exigence d'identité et d'une mise à disposition universelle, confondent la signification adhérente de l'œuvre avec l'information à réunir pour savoir quelque chose sur l'œuvre. Alors un édifice culturel, voire un haut lieu du tourisme, remplace Notre-Dame. C'est ce que j'appelle son empaillement » (p. 160-161).

Réanimer une œuvre, selon notre auteur, n'est pas la réaffecter comme le propose l'UNESCO¹, en changeant sa fonction ou son usage dans une perspective culturaliste ou pragmatique, mais l'activer, c'est-à-dire la faire fonctionner suivant sa nature pour saisir sa signification réelle ou adhérente. Sachant que cette activation suppose des connaissances et des compétences proprement théologiques dans le cas d'une cathédrale, Roger Pouivet en conclut qu'on ne peut l'activer et la contempler ou la comprendre réellement sans maîtriser d'abord ces prérequis culturels et non culturels. Cette capacité ou vertu intellectuelle est la condition nécessaire de la reconnaissance de l'œuvre et par suite de sa restauration, poursuit-il pour conclure son syllogisme. Cette thèse sur la saturation sémiotique de Notre-Dame est la clef de voûte théologique de son ouvrage philosophique, aussi clair que polémique. « *La restauration de Notre-Dame ne suppose pas seulement la persistance d'une identité matérielle et d'une identité de signification. Elle suppose aussi la persistance des personnes capables d'appréhender comme il convient cette signification adhérente. Il y a dépendance ontologique à des personnes disposant de certaines compétences, mais aussi croyances et vertus appropriées, et sans lesquelles Notre-Dame perd son identité. C'est un monde proprement humain, celui de la signification, qui doit persister pour que Notre-Dame continue d'être ce qu'elle fut. C'est là une condition essentielle, nécessaire de la restauration de Notre-Dame. [...] La saturation sémantique et symbolique signifie que comprendre ce que l'œuvre veut dire suppose de maîtriser l'interprétation appropriée des symboles. Pour le dire plus simplement, mais moins précisément, il faut une culture religieuse pour accéder à Notre-Dame. L'œuvre restaurée ne préserve son identité qu'à cette condition d'une capacité d'opération sémiotique et sémantique dans celui qui voit Notre-Dame et y entre. Une œuvre existe en ayant une réalité distribuée dans l'œuvre matérielle et dans l'esprit de ceux pour qui elle veut dire quelque chose. Cette disposition sémantique est un savoir-faire fonctionner l'œuvre. La restauration doit l'appeler et la solliciter – et elle n'est réussite que si elle y parvient. Cette remise en fonctionnement esthétique de l'œuvre doit fixer le programme de la restauration. Dans le cas de Notre-Dame, c'est ce fonctionnement saturé de signification et de symbole religieux. [...] (Il) ne peut pas être esthétique sans être religieux et même théologique » (p. 158-159, 168-170).*

La restauration de la foi chrétienne conditionne finalement celle de Notre-Dame, selon notre auteur; mettre en chantier cette dernière sans la première serait une tragédie culturelle, qui mettrait l'œuvre au service d'autres fins que celle pour laquelle elle fut conçue (Simmel, 1988). La réanimer, la restaurer, consiste à rétablir sa fonction essentielle, théologique et culturelle, tandis que lui en donner une autre, patrimoniale et culturelle, changerait son identité et l'empailerait au lieu de la conserver. Notre-Dame ne peut exister sans ses fidèles : leur existence est incluse dans son essence, suivant la thèse de la dépendance ontologique, réelle et non conceptuelle, que défend Roger Pouivet. On dira, dans le langage de l'UNESCO, que la sauvegarde d'un patrimoine immatériel – ici les rites et dogmes du christianisme – conditionne la conservation du patrimoine matériel – ici Notre-Dame de Paris considérée comme une œuvre d'art. C'est finalement la conclusion de l'enquête ontologique de Roger Pouivet sur

¹ Convention concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel, 5.4, UNESCO, 1972.

le mode d'existence de Notre-Dame, qui explique le sous-titre de l'ouvrage – « *Philosophie de l'art, religion et restauration* » – ainsi que le paradoxe de la non-identité des indiscernables qui motiva sa rédaction. Les œuvres que l'on conserve ou que l'on restaure à l'identique, mais dont on change le fonctionnement symbolique, perdent leur identité et ne sont donc plus identiques. Ces doubles patrimonialisés sont des fantômes empaillés, indiscernables, mais non-identiques aux œuvres dont on prétendait garantir l'intégrité. Le lecteur que ce paradoxe intéresse peut aussi lire l'ouvrage de Jacques Morizot (1999) sur le problème de Borges, qui le formule dans le cadre des théories de la réception. Celui de Roger Pouivet est en tout cas une machine de guerre essentialiste et réaliste contre toutes les théories contemporaines du patrimoine culturel, qui cartographie clairement le problème ontologique que pose la restauration de Notre-Dame et invite chacun à s'y positionner librement – en ayant conscience des principes et des conséquences de son choix. Au-delà des polémiques, c'est d'abord un ouvrage réflexif et philosophique extrêmement précieux, qui dégage après d'autres les noyaux métaphysiques de quelques programmes de recherches scientifiques dans le champ de la restauration du patrimoine (Leveau, 2017).

Discussion

Quelle position ontologique adopter alors sur la restauration et l'identité de Notre-Dame, entre réalisme et antiréalisme, endurantisme et perdurantisme, le matériel et l'immatériel enfin? La thèse pansémiotique que défend Roger Pouivet, en identifiant l'œuvre à sa signification, a déjà été critiquée par Jean-Marie Schaeffer (1996, p. 92-97, 107 et 316), qui la juge réductrice. On se limite ici à discuter celles qui l'opposent au pragmatisme de Jean-Pierre Cometti. Leurs approches radicalement opposées ne sont pas forcément inconciliables, puisqu'une troisième voie permet de dépasser leurs contradictions en intégrant leurs exigences respectives. Contre le constructivisme radical de Bruno Latour, qui considère la nature même comme un sous-produit de la culture, Pierre Livet et Frédéric Nef (2009) ont récemment proposé une ontologie des processus qui rend compte de nos pratiques sociales en expliquant comme elles s'ancrent sur une réalité indépendante de nous. Le patrimoine n'est pas une réalité naturelle, mais une construction sociale dont leur modèle permet de comprendre la structure et le fonctionnement. C'est finalement un objet ontologiquement vague, sinon trivial, ce qui n'exclut pas que les œuvres aient une essence et que nous puissions les requalifier en ancrant sur leurs invariants structuraux les réseaux d'activité et de contrôle qui assurent leur conservation. Leur ontologie définit leur mode d'existence sans réduire leurs différentes composantes naturelles et sociales. Le réalisme et le pragmatisme ne sont pas inconciliables et le lecteur que cette ontologie intéresse peut lire d'autres articles sur son application à la conservation-restauration (Leveau, 2015, 2018b).

Ajoutons aussi qu'il existe déjà une ontologie informatique dans le domaine de la documentation en conservation-restauration des biens culturels (CIDOC-CRM) où les notions d'endurant et de perdurant sont bien définies². Les entités E2 de ce modèle conceptuel sont des entités temporelles – des événements, des périodes ou des états dont la durée est limitée – tandis que les entités E77 sont des éléments durables qui conservent leur identité entre deux événements, c'est-à-dire des endurants. Les professionnels qui ont conçu cette ontologie de domaine postulent que ces deux classes n'ont pas d'instances communes et sont disjointes.

² Definition of the CIDOC Conceptual Reference Mode, Version 6.2, ICOM, 2015.

Mais ils reconnaissent qu'il n'est pas toujours évident de savoir si un élément appartient à l'une ou l'autre, tout en maintenant leur disjonction pour que les notions de changement et d'identité conservent leur sens usuel dans ce modèle. Leur hésitation et le fait qu'une disjonction puisse être exclusive ou inclusive autorisent cependant à y tester l'hypothèse perdurantiste que Roger Pouivet discrédite. Le test consisterait à réduire l'entité E77 du CIDOC-CRM à la E2 et à examiner les conséquences de cette mise à jour sur les objets. Opérer cette réduction ontologique validerait l'hypothèse perdurantiste, suivant laquelle l'objet (E77) est la somme ou série de ses états de conservation (E2).

Remarquons en outre que la distinction faite par l'UNESCO entre le patrimoine culturel matériel (PCM) et son équivalent immatériel (PCI) – qui comprend essentiellement des actions, des traditions ou des cérémonies, c'est-à-dire des perdurants – résout en un sens le problème du bateau de Thésée et constitue un cas de disjonction inclusive. Si toutes ses planches usées sont remplacées puis remontées, il y a bien deux navires : celui exposé, qui n'a pas bougé et que les Athéniens ont continué à entretenir en changeant ses composantes; celui qu'ils ont ensuite pu reconstruire en réassemblant ces dernières pour l'exposer non loin de l'autre. Tous deux ont été patrimonialisés et ne fonctionnent plus matériellement comme des outils, mais sémiotiquement comme des symboles renvoyant également au mythe de Thésée. Le bateau entretenu et continuellement reconstruit par les athéniens, qui le tiennent pour constitutif de leur identité, fait partie de leur patrimoine culturel immatériel (PCI), tandis que celui qu'ils ont conservé et remonté fait partie de leur patrimoine culturel matériel (PCM), au sens où c'est historiquement celui sur lequel navigua le héros. Cette approche règle la question de savoir lequel des deux est « authentique », car cette notion ne s'applique qu'au PCM selon l'UNESCO, non au PCI³. Mais elle ne définit pas leurs critères d'identité respectifs et pose le problème de savoir comment des objets ou des symboles qui relèvent de deux régimes différents peuvent coexister, à Notre-Dame par exemple. Le lecteur que la résolution perdurantiste de ces questions intéresse peut lire les pages que Filipe Drapeau Contim (2010) ou Jiri Benovsky (2010) lui ont consacrées, ainsi qu'un article prometteur de Sébastien Richard (2021) sur l'ontologie des objets ordinaires.

Indiquons seulement pour conclure cette discussion que la thèse de Roger Pouivet sur le fonctionnement sémiotique de Notre-Dame a des conséquences sur une autre polémique qui intéresse directement les professionnels du patrimoine. Deux catégories de spécialistes de la restauration peuvent en effet intervenir sur son chantier : les artisans des métiers d'art d'une part et les professionnels de la conservation-restauration d'autre part (Leveau, 2016). Les compétences et les statuts de ces prestataires sont si différents que l'on peut se demander lesquels d'entre eux sont les mieux placés pour restaurer « à l'identique » Notre-Dame, selon le vœu du Président. La thèse essentialiste de Roger Pouivet a le mérite de donner un critère de réponse, en même temps qu'un sens à l'expression présidentielle, qui n'en a guère, pris à la lettre, puisqu'il serait absurde de remettre la cathédrale dans l'état qui a rendu possible son embrasement. Sans visée normative ni polémique, notons que retenir le critère d'identité sémiotique qu'il propose conduirait à intégrer au projet de restauration les conservateurs-restaurateurs, pour lesquels restaurer consiste surtout à conserver les significations de l'objet, tandis qu'opter pour un critère qualitatif justifierait leur mise à l'écart au profit des artisans des métiers d'art, selon lesquels c'est remettre l'objet dans l'état d'origine – sinon

³ Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel, I.2, UNESCO, 2003.

le refaire⁴. Ce point discutable montre qu'il suffit de lire enfin la maxime de Roger Pouivet à l'envers pour lui ôter la normativité qui peut gêner certains experts : « Dis-moi comment tu restaures et je te dirai quelle ontologie tu présupposes » – non l'inverse. Gageons que son ouvrage les intéressera tous en ce sens.

Références bibliographiques

- Babelon J.-P., Chastel A.** (1994), *La notion de patrimoine*, [1^{re} éd. : 1980], Paris, Liana Levi, 142 p.
- Benovsky J.** (2010), *Le puzzle philosophique*, Paris, Itaque, 144 p.
- Brandi C.** (2011/2021), *Théorie de la restauration*, [1^{re} éd. : 1963], Paris, Allia, 208 p.
- Cometti J.-P.** (2015), *Conserver/Restaurer. L'œuvre d'art à l'époque de sa préservation technique*, Paris, Gallimard, 320 p.
- Declos A., Tiercelin C.** (2021), *La métaphysique du temps : perspectives contemporaines*, Paris, Collège de France. Disponible sur : [La métaphysique du temps : perspectives contemporaines - Collège de France \(openedition.org\)](https://www.openedition.org)
- Drapeau Contim F.** (2010), *Qu'est-ce que l'identité*, Paris, Vrin, 128 p.
- Gilson E.** (1998), *Peinture et réalité*, [1^{re} éd. : 1957], Paris, Vrin, 370 p.
- Leveau P.** (2015), « Science et ontologie du patrimoine : les vertus du vague », dans Simon J., Charles F. (dir.) *Reconfiguration dans le paysage disciplinaire des sciences*, Lyon, J. André, p. 19-38.
- Leveau P.** (2017), « Épistémologie de la conservation-restauration : définition, méthode et objectifs », dans ARAAFU (éd.), *Retours d'expérience et regards rétrospectifs*, actes du 6^e Colloque international de l'ARAFU (26-28 nov. 2014), Paris, ARAAFU, p. 93-100.
- Leveau P.** (2018), « *Sapere aude* : une défense de l'enseignement de la conservation-restauration au XXI^e siècle », *CRBC*, N° 35, p. 23-32.
- Leveau P.** (2018b), « L'ontologie sociale du patrimoine : Lascaux et le problème du temps », *Nouvelle revue d'esthétique*, Vol. 2018/1, N° 21, p. 51-60.
- Leveau P.** (2016), « Métiers d'art liés à la restauration et professionnels de la conservation-restauration », *In Situ Revue des patrimoines*, N° 30, 19 p. DOI:10.4000/insitu.13611.
- Livet P., Nef F.** (2009), *Les êtres sociaux. Processus et virtualité*, Paris, Hermann, 416 p.
- Malraux A.** (1996), *Le musée imaginaire*, [1^{re} éd. : 1947], Paris, Gallimard, 285 p.
- Morizot J.** (1999), *Sur le problème de Borges. Sémiotique, ontologie, signature*, Paris, Kimé, 144 p.
- Morizot J.** (2018), « Quelques enjeux philosophiques de la restauration : à partir des Harvard Murals de Rothko », *Nouvelle revue d'esthétique*, Vol. 2018/1, N° 21, p. 99-108.
- Morizot J.** (2000), « Exemplifier », *Revue française d'études américaines*, N° 86, p. 90-103.
- Pouivet R.** (1996), *Logique et esthétique*, Mardaga, Paris, 232 p.
- Pouivet R.** (1999), *Ontologie de l'œuvre d'art*, Nîmes, J. Chambon.
- Pouivet R.** (2007), *Qu'est-ce qu'une œuvre d'art*, Paris, Vrin, 125 p.
- Pouivet R.** (2014), « Goodman et la reconception de l'esthétique », *Rue Descartes*, Vol. 2014/1, N° 80, p. 4-19.
- Pouivet R.** (2022), *Du mode d'existence de Notre-Dame. Philosophie de l'art, religion, restauration*, Paris, Cerf, 248 p.
- Richard S.** (2021), « Modes d'être et constitution des objets matériels ordinaires », dans A. Declos et C. Tiercelin (dir.), *La métaphysique du temps : perspectives contemporaines*, Paris, Collège de France. Disponible sur : [La métaphysique du temps :](https://www.openedition.org)

⁴ Proposition de loi portant création d'un titre protégé de conservateur-restaurateur, Assemblée nationale, N° 4955, 25 janvier 2022.

perspectives contemporaines - Modes d'être et constitution des objets matériels ordinaires - Collège de France (openedition.org)

Riegl A. (1984/2013), *Le culte moderne des monuments. Son essence et sa genèse*, [1^{re} ed. : 1903], Seuil, Paris, 180 p.

Rosenberg H. (1992), *La dé-définition de l'art*, Nîmes, J. Chambon, 272 p.

Schaeffer J.-M. (1996), *Les célibataires de l'art*, Paris, Gallimard, 416 p.

Sibley F. (2018), « Chapitre XVI. Pourquoi la Joconde peut ne pas être un tableau », dans Sibley F., *Approche de l'esthétique*, Paris, L'Éthèque, 376 p. Disponible sur : [9782916120973.pdf](https://www.furet.com/9782916120973.pdf) ([furet.com](https://www.furet.com)).

Simmel G. (1988), *La tragédie de la culture*, Paris, Rivage, 253 p.

L'auteur

Pierre Leveau est agrégé de philosophie et partenaire associé aux recherches du Centre Granger (UMR 7304). Titulaire d'une thèse de doctorat sur l'épistémologie de la conservation du patrimoine, dont l'OCIM a publié la partie historique en 2017, il achève actuellement la réécriture du volet philosophique de son travail de recherche dans une série d'articles portant sur la métaphysique et sémiotique de la conservation-restauration.